

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Saul Bellow

Pierre Brodin

Volume 12, Number 4, July–August 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60241ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brodin, P. (1970). Saul Bellow. *Liberté*, 12(4), 88–91.

Littérature américaine

L'ouvrage de M. Bellow pourrait s'intituler « Le Dernier Humaniste ». Le héros, en effet, que l'auteur caractérise comme un « polonais oxfordien », est un vieil intellectuel juif émigré à New-York et appartient à cette espèce en voie d'extinction, produit de la culture classique, hier encore illustrée par des écrivains tels que Romain Rolland, Paul Valéry, Georges Duhamel, Jules Romains, par des penseurs qui croyaient encore dans le progrès et dans l'homme, tels que H.G. Wells ou Huxley. Ce n'est que le moindre mérite du romancier que d'avoir rendu attrayant et, en somme, sympathique, son Arthur Sammler, à une époque où la littérature et, d'une façon plus générale, l'époque tournent délibérément le dos aux valeurs qu'il représente.

Arthur Sammler a fait ses études au lycée de Cracovie. Il est devenu écrivain, professeur, journaliste, a vécu à Londres dans les années 30. Il y a connu H.G. Wells, George Orwell, Tawney Laski. Correspondant des journaux polonais, il a également écrit des articles pour *Cosmopolis* et *News of Progress*. Plus tard, il a souffert, dans son pays d'origine, diverses persécutions, d'abord de la part des Allemands, puis de celle des Polonais. Sa femme a été massacrée par les bourreaux nazis. Lui-même n'a échappé à la mort que par un véritable miracle et il s'est retrouvé en 1945 à Salzbourg dans un

camp de personnes déplacées, dont il a été tiré, avec sa fille, par un riche neveu d'Amérique, le Dr. Gruner.

Sammler est pensionné, depuis la fin de la guerre, par le bon docteur Gruner. Il habite un de ces quartiers du *West Side* où des maisons bourgeoises mal entretenues coexistent avec des taudis surpeuplés de sous-privilegiés. Il connaît donc assez bien New-York, observe avec intérêt les moeurs et la civilisation américaine et cherche à les comprendre. Il occupe ses loisirs à la bibliothèque de la 42e Rue, où il est censé réunir des matériaux en vue de la composition d'un ouvrage sur H.G. Wells qu'il écrira peut-être un jour, et, où, surtout, il lit la Bible et les écrivains religieux du XIIIe siècle (Suso, Tauler, Eckhardt). Il n'interrompt ce mode de vie de « témoin » et de philosophe à demi-détaché que pour un bref voyage en Israël, au moment de la Guerre des Six Jours.

Les personnages qui évoluent autour de Sammler sont sa nièce Margotte, sa fille Shula, son gendre Eiser, son neveu le docteur Gruner, les deux enfants de celui-ci, Angela et Wallace ; ajoutons à cette liste d'intimes l'étudiant Feffer, un savant indien, le Dr Govinda Lol, et un élégant pickpocket nègre.

Margotte, qui vit avec Sammler, est une brave *hausfrau* sentimentale avec une « haute chute de larmes annuelle ». Bavarde, maladroite, pleine de bonne volonté et de bonne humeur, elle n'offre guère à son oncle de nourritures intellectuelles. Veuve, elle aimerait bien se remarier. En attendant, elle s'occupe un peu du confort de Sammler et, davantage, de ses plantes vertes.

Shula a été sauvée du massacre par des nonnes et elle garde une certaine faiblesse pour la religion catholique. Elle est un peu « fofolle », collectionne des objets sans valeur et parle aux fleurs en polonais. Son mari Eiser — dont elle est séparée — est un Israélien frisé, maussade, « déprimant », beaucoup trop violent à son gré.

Sensuelle, amoral, mal élevée (M. Bellow décoche au passage une flèche à l'Université où elle a étudié surtout la littérature française...), Angela est une jeune personne prête à « expérimenter » tous les plaisirs. Elle a un amant, Wharton, qui est quelque peu choqué par sa promiscuité et son

goût des parties carrées. Elle fréquente un psychanalyste et, après les séances, recommence ses « confessions » auprès du Dr Sammler.

Wallace est « un idiot avec un I.Q. élevé ». Doué, mais cinglé, il a été « presque mathématicien, presque avocat, presque physicien, presque alcoolique, presque homosexuel ». Pour le moment, il s'intéresse à mille et une façons plus ou moins utopiques de gagner de l'argent.

La fille de Sammler, désireuse de « stimuler » son père, vole le manuscrit du savant indien sur *L'Avenir de la Lune* (Wells, lui aussi, avait été intéressé par la Lune et ses possibilités). Cet acte regrettable de Shula amène une prise de contact et un échange d'idées entre Sammler et le Dr Lol. Les deux hommes discutent de l'avenir de la planète. Le Dr Lol est une sorte de Faust de la Science-Fiction. Il pense qu'il est nécessaire d'aller sur la Lune, parce que « ne pas aller là où l'on peut aller pourrait arrêter notre développement ». De plus, nous avons besoin de l'espace pour « absorber nos fautes ». La terre est saturée de nos erreurs. Sammler objecte à cette attitude : pour lui, l'aridité, le manque d'air de la Lune d'une part, le côté abstrait de l'aventure lunaire, d'autre part, n'ont guère d'attrait. Conquête pour conquête, il préférerait le fond de la mer, le fini plutôt que l'infini.

Le Dr Gruner, frappé par une maladie mortelle, agonise. Sammler est le seul membre de la famille suffisamment désintéressé pour le pleurer. Wallace ne pense qu'à découvrir l'argent caché par le docteur, Angela qu'à la querelle qu'elle vient d'avoir avec son amant, à propos d'une partie carrée à Acapulco. Sammler essaie en vain de réconcilier les enfants avec leur père. Lorsque Angela repousse cette suggestion en déclarant : « Que voulez-vous ? Une scène au chevet d'un mourant ? », Sammler répond : « Dites-lui quelque chose... n'importe quoi... Tâchez de l'atteindre avant qu'il ne soit trop tard ! » Mais Angela n'a « rien à dire ». Sammler, sortant pour un moment de son détachement, note qu'« il est possible d'être gaie, amoureuse, intime avec des relations de vacances... On peut faire l'amour avec des étrangers... mais on ne peut pas refuser de se réconcilier avec son père à la dernière occasion qui vous en est offerte ! »

Autour de Sammler, il n'y a guère de place pour les aménités, ni pour la modération, ni pour l'honneur. Un homme, de nos jours, peut-il être encore *humain* ? Tout le monde est amoral ou violent. Le pickpocket noir exhibitionniste, qui s'était moqué affreusement de Sammler, est à moitié assommé par le gendre de celui-ci, l'Israélien qui ne tend pas l'autre joue quand il reçoit un soufflet et qui estime qu'aujourd'hui il faut tuer ou être tué.

Un univers d'arrogance enveloppe Sammler. Et cette arrogance n'est pas seulement celle des criminels, mais aussi celle des jeunes Américains, des pseudo-révolutionnaires du *campus*, des « exhibitionnistes » du radicalisme. Invité par le jeune et charmant Lionel Feffer à faire une causerie sur l'Angleterre des années 30 à l'Université de Columbia, Sammler est chahuté, sifflé, traité d'« émoussé merdeux », de « macchabée », d'« impuissant » par les étudiants *contestataires*.

La « planète » de Sammler est donc celle d'un homme âgé, *obsolete* et seul. Mais ses réflexions sur notre civilisation sont instructives et émouvantes. Le livre de M. Bellow serait encore meilleur si les méditations de Sammler-Bellow étaient un peu moins didactiques. En fait, l'ouvrage est parfois gâté par une érudition qui confine au pédantisme, par des allusions trop nombreuses à des événements insignifiants, compréhensibles seulement par les New-Yorkais de l'an 1970 (la politique du maire Lindsay et des syndicats d'éboueurs, les *cops*, la N.B.C., le sénateur Javits, etc.), ainsi que par des anecdotes un peu déplacées (les petites histoires anti-gaullistes, par exemple), dont on pourrait aisément contester le bon goût et l'utilité. On peut se demander également si Sammler, cet éminent aristocrate juif, n'est pas, au fond, un peu trop méprisant pour le bas-peuple et pour les Noirs américains.

Ces réserves faites, *La Planète de M. Sammler* est sans doute un livre important, qui a le mérite de poser de graves questions et d'offrir quelques suggestions à ceux pour qui l'Homme est encore un être unique, un roseau pensant digne de survie. M. Bellow n'avait-il pas écrit, dans un ouvrage précédent : « La vie privée d'un seul homme est une monarchie plus illustre que tous les royaumes de l'Histoire » ?